



ANGELUS PRODUCTIONS et STUDIOCANAL PRESENTENT

Julie Ferrier

Stéphane Plaza

Josiane Balasko Virginie Visconti Bernard Le Coq

J'ai perdu Albert

Un film de **Didier van Cauwelaert**

Durée : 1h40

SORTIE LE 12 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION STUDIOCANAL

Sophie Fracchia
sophie.fracchia@studiocanal.com
Tél. : 01 71 35 11 09

CONTACT PRESSE

Grégory Malheiro
gregorymalheiro@gmail.com
Tél. : 06 31 75 76 77

Matériel presse et publicitaire disponible sur salles.studiocanal.fr

SY-



NO P-

SIS

Chloé, jeune médium que s'arrachent les grands chefs d'entreprises, les hommes politiques et l'armée, abrite en elle depuis l'enfance l'esprit d'Albert Einstein. Mais, prise au piège de son succès, elle en fait trop ! En surchauffe, les informations ne « passent » plus. Alors Albert décide de déménager...

Pour le meilleur et pour le pire, il s'installe dans Zac, un dépressif cartésien, apiculteur en déroute et garçon de café.

Devenus indissociables et complémentaires, parce que l'un détient le « génie » et l'autre son mode d'emploi, Zac et Chloé, ces deux êtres que tout oppose, vont vivre en 48 heures le plus hallucinant des « ménages à trois »...

IN- TER- VIEW

DIDIER VAN CAUWELAERT



Qu'est-ce qui vous a inspiré ce drôle de scénario ?

J'avais envie d'inventer une nouvelle forme de «ménage à trois»... Soudain m'est venue l'idée

d'une femme médium réputée si infaillible que l'industrie, la politique, les people et l'armée se l'arrachent, jusqu'au jour où elle perd brutalement sa «source d'information», qui a migré chez quelqu'un d'autre... Ce qui

m'intéressait avant tout dans cette histoire, c'est la dépossession, cette forme de perturbation qui est chez moi un thème récurrent. Comment y faire face ? Qu'est-ce qu'elle induit dans le comportement de ceux qui doivent l'affronter ?

Qu'est-ce qu'elle révèle de leur véritable nature ? Dans J'AI PERDU ALBERT, je fais, si j'ose dire, coup double, puisque la même situation met face à face deux personnes déstabilisées pour des raisons diamétralement opposées. D'un côté, une femme complexe, Chloé, dépossédée de ses pouvoirs extra-lucides mais qui, face à tous les décideurs qui ne prennent aucune décision sans la consulter, va devoir feindre et improviser. De l'autre côté, un homme simple, Zac, un garçon de café dépossédé de son libre arbitre, qui ne comprend pas ce qui lui arrive et qui s'en trouve paniqué – d'autant que la «voix intérieure» qui se met à le bombarder d'infos sur l'avenir des gens et ce qu'on attend de lui n'est autre qu'Albert Einstein...

Pourquoi Einstein ?

C'est un génie qui me fascine depuis longtemps par ses fulgurances, ses pressentiments, ses émotions, son humour désespéré, les persécutions qu'il a subies et l'énergie de ses combats idéalistes. L'Histoire a été injuste avec lui. Parce que sa fameuse formule $E=mc^2$ annonçait l'énergie considérable que génèrerait la fission de l'atome, on lui a souvent imputé la

paternité de la bombe atomique. À tort. Edgar Hoover le patron du F.B.I., imaginant dans son délire paranoïaque que cet exilé apatride était un espion soviétique, avait interdit aux physiciens de Los Alamos de le mettre au courant de sa mise au point. La bombe a été construite à son insu. Quand on a annoncé officiellement qu'elle était achevée, Einstein a tout tenté pour dissuader Roosevelt de la lâcher sur Hiroshima. En vain... Il en est resté dévasté. Il a employé ses dernières forces à œuvrer pour la paix avec le concept d'un gouvernement mondial, tout en essayant de trouver la théorie qui expliquerait le fonctionnement de l'Univers, de l'atome jusqu'aux galaxies. Dans la douleur de son agonie, il réclamait encore du papier et des crayons. Il est mort à la fois brisé, frustré et très en colère, sans avoir perdu pour autant son humour provocateur. C'est cette énergie indestructible qui me passionne. Einstein a écrit : «Je crois en la vie après la mort tout simplement parce que l'énergie ne peut pas mourir. Elle circule, se transforme, ne s'arrête jamais». En fait, c'est lui qui m'a donné le pitch de mon histoire (rire).

Cela dit, il n'est pas non plus étranger à l'enjeu majeur du film : le sauvetage des abeilles. Karl von Frisch (prix Nobel de physiologie en 1973),

qui avait décrypté le langage de ces insectes plus intelligents que les singes, l'avait convaincu en 1949 du danger que leur extinction, due aux pesticides, ferait courir à l'homme. Elles pollinisent 80% de nos fruits et légumes, qui n'existeraient plus sans elles, brisant la chaîne alimentaire. D'où la phrase d'Einstein : «Le jour où l'abeille disparaîtra, l'homme n'aura plus que quatre années à vivre.» N'en déplaise à ceux qui la contestent, il l'a bel et bien écrite à Karl von Frisch, j'en ai eu la preuve par mon ami le Pr Rémy Chauvin, le grand spécialiste des abeilles qui m'a tout appris sur elles. Ce n'est donc pas un hasard si, dans mon film, l'esprit d'Einstein se glisse dans la tête de Zac, un apiculteur en déroute obligé de gagner sa vie comme garçon de café...

Pour en revenir à la médiumnité, y croyez-vous vous-même ?

Je ne crois pas, je constate. On possède des preuves scientifiques de son existence. Grâce à l'imagerie cérébrale, on sait même aujourd'hui comment elle fonctionne. C'est une source d'information dont la nature nous dépasse encore, mais dont les manifestations et les effets

ont été mis en évidence, notamment à l'université de Princeton - celle où travaillait Einstein. Sa réalité a aussi été établie sur le plan juridique. En 1927, par exemple, le droit anglo-saxon a dépossédé une célèbre écrivaine médium, Géraldine Cummins, de ses droits d'auteur sur le livre que lui avait dicté un mort - droits d'auteur qui furent reversés aux héritiers de ce dernier. Et le tribunal de Chicago, en 1978, a jugé recevable le témoignage d'une infirmière assassinée, ayant fourni à une médium l'identité de son meurtrier avec détails et preuves irréfutables (affaire Teresita Basa).

En Union soviétique, la médiumnité a été prise très au sérieux par les services secrets, qui s'en sont servis dès le début de la Guerre froide, imités ensuite par les Américains. Ceux-ci n'auraient pas injecté 25 millions de dollars dans leur programme Stargate, s'ils n'avaient pas obtenu de résultats ! L'officier Joseph McMoneagle, qui a travaillé pendant dix ans en tant qu'espion médiumnique pour les services secrets américains, a été décoré pour «avoir réussi 72 missions d'espionnage à distance». Le Président Jimmy Carter a officialisé tout ça dans une conférence de presse.

Aujourd'hui encore, comme Chloé dans le film, des médiums sont employés par l'armée et la

police dans la lutte antiterroriste et la recherche de cibles. Cela étant, le pourcentage de réussite qu'ils atteignent parfois, au milieu de nombreux échecs et erreurs d'interprétation, a débouché dans la réalité sur des abus, des fiascos et des manipulations délirantes que je mets en situation dans mon histoire.

Est-ce pour cela que, bien que traitant du paranormal, votre film est très réaliste ?

Oui, mais... La réalité et la fiction ne cessent de se dépasser l'une l'autre. J'avais achevé mon scénario lorsque j'ai rencontré Geneviève Delpech, une médium assez exceptionnelle qui a permis à la police de retrouver un certain nombre de disparus - même le ministère des Affaires étrangères l'a récemment missionnée. Et voilà qu'elle reçoit des messages en provenance apparente d'Einstein qui lui annoncent, un mois avant qu'elle soit divulguée, la détection imminente des ondes gravitationnelles - cette découverte capitale qu'Einstein avait prédite cent ans plus tôt. Constatée par plusieurs physiciens, cette annonce prémonitoire m'a paru comme un clin d'œil à mon imaginaire... En fait, ce qui m'intéresse surtout, c'est le

quotidien d'une médium. Comment elle gère dans sa vie intime ces informations à jet continu... Ses erreurs d'interprétations, sa surchauffe, ses éventuels abus de pouvoir... Et comment réagit l'entourage : la famille, les amants, les clients accros, les récupérateurs... Le cœur de mon film étant cet impossible triangle amoureux que vont former Chloé, Zac et leur squatteur Einstein.

Quand on traite de la médiumnité, quel est, selon vous, le piège à éviter ?

Le prosélytisme ! La réalité de ce canal de transmission n'implique pas que les messages reçus soient toujours vrais, pertinents, non-toxiques... De même que l'existence de la télévision ne garantit pas la qualité des programmes. Il ne fallait pas que mon film laisse croire que la médiumnité fait tout le temps des miracles. Parmi ses praticiens, il y a des charlatans, des manipulateurs et, au sein de leur clientèle, des gens trop crédules et fragiles, chez qui peuvent s'installer des phénomènes de dépendance. Il vaut mieux que la médiumnité se pratique et se consomme avec modération. Si mon film dévoile ses pouvoirs, il en dénonce aussi les excès, les limites et les dangers liés à sa mauvaise utilisation.

J'AI PERDU ALBERT est-il l'adaptation fidèle du roman éponyme que vous avez publié en avril 2018 ?

En fait, le roman et le scénario ont « poussé » en même temps. L'histoire m'a demandé à être écrite en langage cinématographique, à mesure que j'en travaillais le style littéraire. Les personnages m'ont réclamé très vite leur incarnation. Ça ne m'était jamais arrivé avec autant d'insistance. Et puis ce double projet, que je voulais concomitant, a mis près de dix ans à voir le jour. Ma productrice, Virginie Visconti, s'était emballée immédiatement sur le scénario. Ses partenaires financiers aussi, mais ils craignaient que le personnage d'Einstein ne « plombe » la comédie. On le trouvait trop intellectuel, trop « has been »... Il a fallu la détection des ondes gravitationnelles pour qu'Einstein redevienne le savant le plus

connu du monde – une « rock-star » qui fascine même les enfants. Dès lors, le film s'est monté à la vitesse de la lumière. Pendant ces années où bataillait ma productrice, j'ai publié des livres très importants pour moi, qui m'ont autant préparé au



tournage que les événements « étranges » que j'ai vécus en parallèle. L'attente, parfois, est une alliée. À condition de ne renoncer qu'à une seule chose : les concessions qui dénaturent.

En quoi votre roman et votre scénario différent-ils ?

Dans le roman, l'intrigue est racontée de trois points de vue différents, celui de Chloé, de Zac et d'Einstein. Dans le film, il n'y a aucun discours intérieur, aucune voix off. C'était ça, mon challenge : donner à voir l'invisible, faire ressentir le pouvoir de la médiumnité par la seule force de l'image. À aucun moment on entend parler Einstein dans la tête de ses « porte-paroles ». C'est le jeu des acteurs, leurs réactions et leurs réponses à la « voix intérieure » qui font comprendre au spectateur ce qu'ils entendent.

Le point commun entre le roman et le film, c'est le rythme. Même s'il procède de moyens différents. J'écris mes livres à voix haute. Pour vérifier que ça « balance » bien, que la bascule rire/émotion fonctionne au moment adéquat. Le bon tempo d'un film (le tempo juste) est plus difficile à trouver,

parce que les paramètres sont nombreux. La valeur du plan, la longueur de la scène, le phrasé des acteurs, le décor, le montage, le mixage... Tout joue.

Livre ou ciné, quel exercice préférez-vous ?

Les deux. J'aime les contraintes collectives du cinéma, et la liberté solitaire de l'écrivain.

Avec un livre, on fait ce qu'on veut. On peut utiliser mille décors, dix mille figurants, ou raconter une seule journée dans la tête d'un personnage. On peut choisir d'emmener ses lecteurs sur 120 ou 600 pages. On sait qu'ils pourront y trouver leur propre liberté, dévorant d'un trait ou tronçonnant leur lecture. Face à un film, les spectateurs sont forcément plus captifs. À l'écrivain et au metteur en scène de trouver le moyen le mieux adapté pour toucher lecteurs et spectateurs.

J'aime la solitude de l'écrivain, comme j'aime le travail d'équipe qu'implique la mise en scène. J'ai commencé enfant à faire du théâtre, à filmer des scénarios en Super-8 avec ma famille, mes copains, mes petites amies... Ces passions conjointes ne m'ont jamais quitté.

Jusqu'à présent vous aviez essentiellement confié la réalisation de vos scénarios à des cinéastes. Pourquoi avez-vous tenu à vous occuper de celle de J'AI PERDU ALBERT ?

Un film comme SANS IDENTITÉ, l'adaptation de mon roman *Hors de moi*, nécessitait par exemple un réalisateur aussi brillant dans l'action que dans la psychologie, pour un tournage aux normes américaines avec Liam Neeson et Diane Kruger. Je ne m'en savais pas capable, et j'aime admirer le travail des autres. En revanche, je pense que j'étais le mieux à même de diriger J'AI PERDU ALBERT.

La médiumnité est un sujet trop souvent caricaturé par des gens qui n'y connaissent rien. Pour la mettre en images avec toute la rigueur qu'elle requiert, il faut être au fait de son fonctionnement comme de ses dysfonctionnements, et savoir les faire ressentir aux acteurs comme si c'était leur lot quotidien. La comédie vient du naturel et du décalage avec lesquels les personnages traitent cette information parasite.

À partir d'un tel postulat surnaturel développé avec logique, les deux comédies totalement réussies à mes yeux sont GHOST et DIDIER.

Il y a vingt-cinq ans que vous n'aviez pas réalisé.

Oui. À la suite de mon premier film, LES AMIES DE MA FEMME (succès honnête en salle, record d'audience sur Canal+ pendant plusieurs années), les producteurs m'ont proposé beaucoup de projets qui ne me tentaient pas. J'étais sur le point de réaliser l'adaptation de mon roman *Cheyenne*, en 1994, lorsque, catastrophe ! À deux mois du tournage, on m'a décerné le prix Goncourt. J'ai dû différer le projet, j'ai perdu l'actrice à laquelle je tenais, et le film ne s'est pas fait. Je le ferai un jour, je le sais. Enchaînant romans, créations théâtrales et musicales, j'attendais qu'un sujet nouveau me redonne l'envie et le besoin de repasser derrière la caméra... J'AI PERDU ALBERT s'est imposé avec une force irréductible.

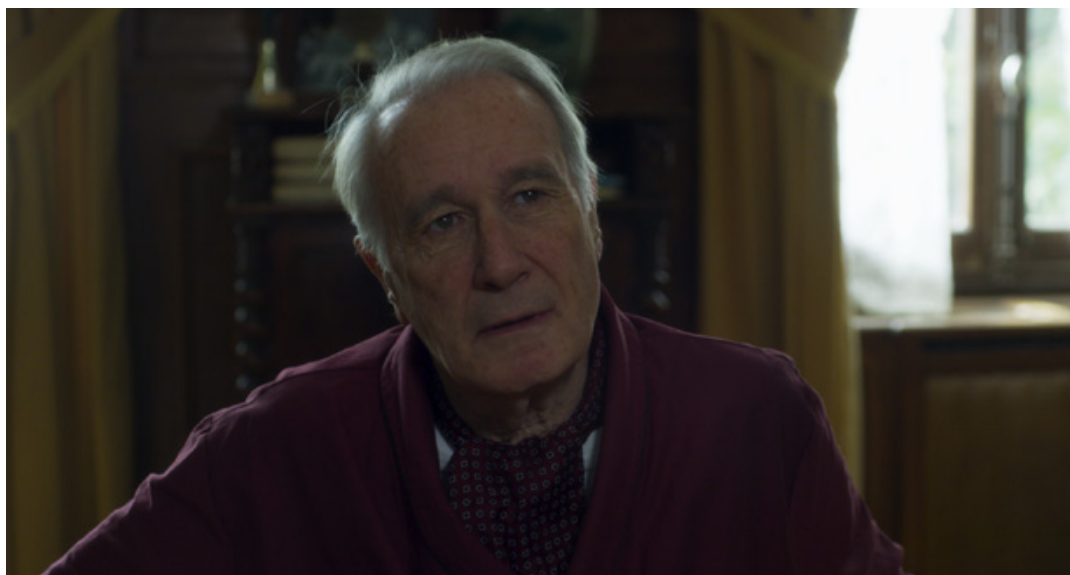
En 25 ans, les « outils » du ciné se sont modernisés. Vous êtes un homme de mots. Dans quel état d'esprit êtes-vous arrivé sur le plateau ?

Concentré, obsessionnel, mais sans boule au ventre. Du moins, je la cachais sous mon

enthousiasme et mon empathie viscérale. Je suis un homme de mots, oui. Je sais expliquer aux techniciens et aux acteurs ce que je veux, je sais apprécier leur travail et le leur faire sentir. Autrement dit, les mettre en condition pour qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, dans le climat dont j'ai besoin : l'émulation, la bonne humeur et l'harmonie. Pour que ce soit aussi leur film. J'ai des demandes précises, j'écoute toutes les propositions qu'elles déclenchent, mais je ne retiens que celles qui vont dans le sens, la logique, la justesse du film que j'ai en tête. Pour un romancier solitaire comme moi, c'est épatant de sortir de sa tanière pour partager sa création avec tant de talents complémentaires.

Bref, je me suis merveilleusement entendu avec mon équipe. La direction d'acteurs et de techniciens, c'est ça, pour moi, la mise en scène. Pas les tours de force techniques. Quoique... Avec mon directeur de la photo, Michel Amathieu, nous avons choisi de tourner en

plans-séquences les scènes les plus rythmées et les plus délicates du film. Challenge, adrénaline, gourmandise de cinéphile et bonheur de se demander l'impossible...



Pourquoi avez vous choisi Stéphane Plaza dans le rôle de Zac ?

Je ne le connaissais pas personnellement. Je l'avais simplement vu au théâtre dans «Le

Fusible». Il m'avait impressionné par sa sincérité et son efficacité. Je me dis : «Il faut que je trouve ses coordonnées». Le lendemain, pour mon roman *Le Retour de Jules*, je suis invité sur RTL aux Grosses Têtes. Stéphane Plaza était là, remplaçant un chroniqueur au pied levé.

Tous les hasards ne sont pas des signes, mais quand même... Il a accepté le scénario immédiatement.

C'est un bosseur fou. Il est venu aux lectures avec sa coach, à qui il demandait de noter toutes mes indications pour apprendre le texte avec les intentions que je souhaitais. Il m'a fait penser à Jean Poirot, avec qui j'aimais tant travailler, sur un projet que son décès a interrompu. Il en a la gentillesse fébrile, la capacité de concentration, et cette obsession de la précision derrière

une fausse décontraction... Il m'a bluffé, surtout dans les scènes où son Zac est sous l'emprise d'Einstein.

Stéphane est capable de lâcher prise, même dans les moments techniquement les

plus difficiles. Artistiquement et humainement, c'est quelqu'un de très fort. Ce n'est pas un hasard si sa popularité est si grande, des enfants jusqu'aux seniors en passant par les femmes...

Pourquoi Julie Ferrier dans le personnage de Chloé ?

Au cinéma, je l'avais vue dans des rôles très barrés, où elle réussissait à imposer un réalisme, un naturel, une sincérité à couper le souffle. C'était ce que je recherchais pour Chloé. Elle aussi a été parfaite. C'est un vrai petit soldat qui a un tempérament de feu, une rigueur de glace et un métier d'enfer. Elle n'a jamais été dans la recherche d'effet. Ce qu'elle fait exige beaucoup de subtilité, d'intelligence de jeu et de qualités de cœur. C'est l'un des talents les plus originaux d'aujourd'hui, à la scène comme à l'écran. Sa beauté énergétique, sa spiritualité tout-terrain, son sens du rythme et ses failles émotionnelles font merveille dans Chloé. Elle nous fait rire ou pleurer sans qu'on la voie venir. Et, dès les premières minutes, on est convaincu qu'elle vit avec Einstein dans sa tête depuis qu'elle est gamine.

Et Josiane Balasko ?

Elle m'a toujours épaté, et plus encore depuis RETOUR CHEZ MA MÈRE. Je la trouve de plus en plus belle, féminine et profonde. Je l'avais juste croisée sur un plateau de télé, mais nous nous sommes tout de suite très bien entendus. Nous avons d'abord beaucoup parlé du look de Mme Le Couidec-Mertens, à la fois chef d'entreprise autoritaire et femme fleur bleue, sensuelle et amoureuse inconditionnelle d'un jeune prédateur. Je la souhaitais drôle, poignante, jamais ridicule.

Pour la coiffure, elle m'a soufflé le nom de Tza Tza Gabor. On lui a fait des accroches-cœur, et on l'a habillée avec de la lingerie coquine sous le genre Chanel déstructuré.

Sur le plateau, elle est tout de suite juste, dans le bon ton et le bon tempo. Et elle est adorable avec tout le monde. J'ai hâte de retravailler avec elle.

La musique de votre film est signée Michel Legrand...

Je ne pouvais pas faire ce film sans lui, mon ami depuis trente ans. On a écrit ensemble

des spectacles musicaux qui font le tour du monde («Le Passe-muraille», «Dreyfus»...), et on s'apprête à créer, l'an prochain, «L'Amour fantôme». Michel est dans une forme de composition éblouissante. Les musiques qu'il a écrites pour ce film sont formidables. Elles traduisent les états intérieurs des personnages avec une justesse implacable. Je pense, entre autres, à celle de Zac sur son scooter, à la fois poignante, désespérée, tonique et jubilatoire. Michel sait tout exprimer avec ses notes. Et c'est un tel concentré d'énergie vitale... Tous ceux qui ont vu le film en sortent avec la pétillance joyeuse de la chanson finale, interprétée par Natalie Dessay et Laurent Naouri.

Votre film est difficilement classable...

(Rire). On me dit que c'est un OVNI, une comédie à la fois fantastique et sociale. Cela me convient. Je voulais surtout qu'on comprenne combien l'invisible peut peser sur nos vies (à travers la présence perturbatrice et bienveillante d'Einstein) et qu'on ressente l'absolue nécessité de préserver les abeilles. Et pour ces deux objectifs, l'humour était mon arme de poing. J'aimerais que les spectateurs sortent de J'AI



PERDU ALBERT plus légers, plus lucides, moins angoissés par la mort, plus confiants dans nos capacités secrètes. Ce que mon film raconte, avant tout, c'est comment un loser en fin de course est ressuscité par l'énergie d'un défunt.

Quels sont vos projets ?

La sortie imminente d'un livre intitulé *Et si tu étais une abeille ?* dans lequel j'explique aux enfants ce qui se passe dans une ruche. Ce livre me tient d'autant plus à cœur qu'il va être au programme des écoles. J'achève aussi l'écriture d'un nouveau film, l'histoire de quatre femmes rivales qui s'allient pour se venger d'un prédateur. J'ai aussi un roman en cours et je prépare la sortie de mon récit *Au-delà de l'impossible* aux États-Unis. J'aime ouvrir de nouveaux chantiers tout en partageant mes créations achevées. Plus je travaille, moins je fatigue. Mais quand je m'arrête, c'est si dur de reprendre... Au fond, il y a deux catégories chez les créateurs compulsifs : ceux qui fuient la vie «réelle», et ceux qui s'échinent à l'explorer sous toutes ses coutures. Personnellement, plus je travaille, mieux je vis.



IN- TER- VIEW

STÉPHANE PLAZA

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

J'ai rencontré Didier Van Cauwelaert à l'issue d'un enregistrement des Grosses Têtes. Il en était l'invité surprise, mais je ne l'avais pas reconnu.

C'est après l'émission qu'il est venu me parler. Il m'a demandé si faire du cinéma m'intéresserait, parce que, dans ce cas, il avait un rôle pour moi. Et comme je lui ai répondu par l'affirmative, il m'a tendu son scénario. Je n'en suis pas revenu :

normalement, comme je remplaçais quelqu'un au pied levé, je n'aurais pas dû être là. Avait-il eu une prémonition ? Peut-être ! Je n'ai jamais cru au hasard, mais là, une fois encore, j'ai eu la certitude qu'il n'existe pas !

Didier me donne donc son script. Normalement, avant même de les lire, je passe les projets que je reçois à Catherine Lombard qui est un peu ma maman artistique. Comme je partais en vacances, je déroge à mes habitudes, et embarque directement J'AI PERDU ALBERT dans mes bagages. À peine arrivé à l'hôtel, je le lis. D'une seule traite, ce qui est rare... J'ai rappelé Didier dans la foulée de ma lecture et je lui ai dit banco.

Pourquoi?

J'avais trouvé à la fois intéressant et gonflé le sujet du scénario. La médiumnité n'est pas un sujet très courant sur les écrans ! En plus j'avais aimé la façon, comique, dont il était traité. Et puis, surtout, à l'intérieur de celui-ci, il y avait mon personnage, qui m'a immédiatement emballé, parce qu'il était à mille lieues de ceux qu'on me propose d'habitude. Au départ Zac est un loser, sombre, malheureux et mal dans sa peau. Pour l'interpréter, il allait falloir que j'aie cherché des trucs nouveaux en moi. Ce challenge me plaisait. J'avais quand même un point commun avec Zac : je suis Gémeaux, j'ai donc, comme lui, deux personnes en moi. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de hasard (rire).

Vous n'aviez encore jamais tenu de rôle au cinéma. Avez-vous été étonné par la proposition de Didier van Cauwelaert ?

Même si ma notoriété ne s'est pas bâtie sur le métier d'acteur, je ne suis pas complètement novice en la matière. D'abord, dans ma jeunesse, j'ai fréquenté pendant sept ans les Conservatoires d'art dramatique de Levallois-Perret, puis de Neuilly. Et aujourd'hui, j'ai à mon actif trois téléfilms et deux pièces de théâtre, dont «Le Fusible», que j'ai joué presque non stop pendant deux ans.

Des propositions de rôles au cinéma, j'en avais donc forcément déjà reçues. Ceci pour dire que, lorsque celle de Didier m'est arrivée, je n'ai pas été tellement surpris.

En revanche j'ai été intrigué par ce qu'allait donner la rencontre entre l'univers de Didier et le mien, qui sont, à priori aux antipodes l'un de l'autre.

Je me suis beaucoup interrogé sur le fonctionnement de notre «attelage», et sur ce que les gens allaient en penser ! C'était assez excitant !

Croyez-vous, vous même à la médiumnité ?

J'ai toujours été lunaire, et j'ai toujours été attentif aux signes du destin. Avant de jouer Zac, je croyais à ces gens hors norme qui vivent dans une grande spiritualité et qu'on appelle des «êtres éveillés». Je croyais aussi qu'on a plusieurs vies et que l'énergie ne disparaît pas. J'avais tendance à faire confiance aux gens qui, comme aux Philippines, soignent par imposition des mains, etc... Donc, oui, étant un peu «barré», je croyais, à ma façon, à la médiumnité. Aujourd'hui, j'y crois de manière d'autant plus objective que Didier m'a apporté des preuves irréfutables de son existence. Il m'a en outre fait rencontrer une vraie médium, Geneviève Delpech, la femme de Michel, qui «voit» vraiment des «choses».

De ce fait, si vous me demandez si je trouve farfelu J'AI PERDU ALBERT, je vous réponds que non. Par contre, si vous me demandez si le trouve facétieux, je vous réponds que oui, car je trouve très rigolo d'avoir osé imaginer qu'un esprit déménage d'un cerveau à un autre.

Avez-vous eu le trac de devenir Zac ?

Je ne devrais peut-être pas le dire, mais comme Zac est apiculteur, il m'a d'abord flanqué une peur bien concrète : celle d'être piqué. J'ai eu la trouille de finir à l'hôpital. Cette appréhension passée, j'ai eu une autre peur : je me suis demandé comment j'allais pouvoir faire comprendre que son cerveau était soudainement envahi par l'esprit d'un autre. Allait-il falloir que je change de voix ? Quels effets spéciaux allaient accompagner mon jeu ?

Un jour, j'ai décidé que ces problèmes n'étaient de mon ressort mais de celui du réalisateur, et que moi, mon seul boulot allait être de jouer. Quand la date du tournage a été fixée, je me suis enfermé pendant deux mois avec ma coach. J'ai coupé mon portable, refusé toute émission, télé et radio, interdit à ma société d'immobilier d'envahir mon ordi, et j'ai travaillé comme un fou. Ça m'a empêché de trop paniquer. Le travail est un excellent remède contre le trac !

Comment s'est passée votre rencontre avec Julie Ferrier ?

Si je vous dis « très bien », vous allez croire que je dis cela pour la promo ! Et pourtant, c'est la vérité. Je connaissais à peine Julie, juste pour



l'avoir croisée à l'Open d'Évian. Mais quand j'ai été face à elle, à la table de travail, notre entente a été immédiate. On a été, à la seconde, sur la même longueur d'ondes, ce qui, pour notre sujet, tombait à pic ! (rire). Il y a eu tout de

suite entre nous une alchimie instinctive de jeu. On est également tous les deux, des travailleurs acharnés. On ne refusait jamais les répétitions. Cela aussi nous a rapprochés.

Et avec les autres comédiens ?

Avant le tournage, je leur avais passé un coup de fil à tous pour me présenter. Cela m'avait paru être la moindre des choses, mais il paraît que ce genre d'attention est rarissime dans le métier. Est-ce qu'ils en avaient été touchés ? En tous cas, ils m'ont tous accueilli à bras ouverts. Jouer avec chacun a été un régal. Josiane Balasko est délicieuse, qui prend soin de tous et de chacun. Elle rigole tout le temps, mais travaille avec un sérieux étonnant. Elle est douce, ne donne jamais de leçon. C'est une « gentlewoman ». Bernard Lecoq est un de ses pendants masculins. Il est à la fois très sérieux et très espiègle. Quand il m'a dit que j'avais le sens

du rythme, le débutant en ciné que j'étais, a été heureux comme un pape. Je garde un souvenir merveilleux de Patrick Préjean, un seigneur.

Comment a été Didier van Cauwelaert, metteur en scène de théâtre aguerri, mais presque débutant en matière de réalisation ?

S'il a été inquiet, il ne l'a jamais montré. Il savait tout le temps ce qu'il voulait. Cet homme est incroyable. Il est à la fois dans l'empathie, dans la souplesse et dans la... fermeté. Une main de fer, dans un gant de velours ! Entre le moment des répétitions et l'épreuve du plateau, il n'a jamais changé une seule indication. Je le sais parce que, du premier jour au dernier, j'ai tout noté. Didier avait le film ancré en lui, depuis sans doute l'écriture du scénario. Comme je suis un peu farceur, j'ai bien tenté, parfois, pour voir, de déplacer un peu les choses. Il me recadrait aussi sec (rire).

Il est romancier. Cela se ressent-il dans ses dialogues ?

Ses dialogues sont à la fois fluides et très... écrits, donc assez compliqués à apprendre.

D'autant plus que les thèmes abordés ici, celui, par exemple de la relativité, ne relèvent pas du quotidien ! Les apprendre m'a donné un mal de chien : soit ils relevaient du ping-pong, soit de l'art de la tirade ! Heureusement, j'ai eu du temps pour les apprendre ! Je suis un peu dyslexique, il me faut le temps de digérer les mots !

Dans ce domaine, j'ai essayé aussi de tricher, de changer une formule par-ci par-là. Il n'y a pas eu moyen. J'étais repris, soit par Didier, soit par ma coach, qui me rappelait le respect que l'on doit aux auteurs !

Vous découvriez ce qu'est être acteur de cinéma...

C'est un autre métier que celui du théâtre. Sur une scène, comme vous racontez une histoire, vous avez le temps d'entrer dans les sentiments, de trouver l'énergie nécessaire au rôle. Il y a le problème du texte à retenir, mais il suffit de l'apprendre. Au ciné, il faut tout de suite être dans le ton de la scène, tout en étant dans la continuité de la précédente, qu'on n'a peut être pas encore tournée. C'est difficile, violent. Il faut pouvoir rire ou pleurer sur commande. Le plus dur c'est de trouver la sincérité en très peu de prises, et surtout, sans effet de manche.

Est-ce que cette expérience vous a changé ?

Je me sens plus épanoui et mes amis me disent qu'ils me trouvent moins speed. Et je suis très heureux d'avoir été accepté par la maison Canal+, moi qui suis catalogué M6.

Comment aimeriez-vous que les spectateurs reçoivent le film ?

Je voudrais juste qu'ils disent qu'ils ont passé un tendre et bon moment. Je souhaite qu'ils prennent du plaisir à ce film touchant et sincère, qui va leur apprendre plein de trucs sur la médiumnité et les abeilles. Pour moi, et même si je ne suis pas fou de la formule, J'AI PERDU ALBERT relève de la comédie sociétale. On rit, on est ému et on apprend plein de trucs sur le fonctionnement de la société.

Avez-vous des projets ?

Oui, mais chut !

IN- TER- VIEW

JULIE FERRIER

Connaissez-vous l'univers de Didier van Cauwelaert ?

Je vais peut-être vous étonner, mais pas du tout. Je savais juste l'auteur qu'il est, mais, assez

incroyablement, parce que je suis une assez grande lectrice et une mordue de théâtre, je n'avais jamais rien lu, ni vu de lui. J'ai donc lu J'AI PERDU ALBERT dès sa réception, et j'ai tout de suite rappelé Didier van Cauwelaert pour lui dire

que j'étais très emballée. Nous sommes convenus d'une lecture à la table, chez lui. Comme il adore jouer, il a tenu tous les rôles. La séance a duré quatre heures. Elle a été mémorable et très convaincante.



Qu'est-ce qui vous avait séduite dans le scénario?

L'originalité de son sujet. J'avais déjà entendu parler de la médiumnité, mais sans plus. Découvrir son sérieux et sa puissance par le biais de ce scénario m'a à la fois troublée et passionnée. D'autant qu'en l'occurrence, cette découverte en entraînait d'autres, dans des domaines différents, notamment, les travaux d'Albert Einstein, la physique quantique, le monde des abeilles. La curieuse invétérée que je suis, s'est sentie comblée ! Atout supplémentaire : tous ces sujets étaient abordés, certes, avec une rigueur toute scientifique, mais par le biais d'une comédie irrésistible, qui, en plus, était très bien écrite.

Vous êtes-vous demandée pourquoi Didier van Cauwelaert souhaitait que vous soyez sa Chloé ?

Cela peut paraître surprenant, mais je ne me pose jamais ce genre de question. Peut-être parce que je ne suis pas enfermée dans un type d'emploi et que je

suis, si j'ose dire, une comédienne « tous azimuts ». J'ai joué beaucoup de rôles comiques, mais aussi pas mal de choses graves, et parfois même, des drames. En fait, inconsciemment, je crois que les réalisateurs viennent me chercher parce qu'ils pensent que j'aime le risque et le travail. Ce qui est la vérité!



L'audace est un de mes « instruments » préféré de travail.

J'ai senti que cette Chloé allait non seulement m'entraîner vers des « ailleurs » émotionnels encore inconnus de moi, mais allait m'obliger à m'aventurer dans des domaines de

connaissances dont j'ignorais tout. Pile ce pourquoi j'aime et fais ce métier : la possibilité de sortir de mes gonds et d'aller explorer de nouveaux endroits de jeu.

Interpréter quelqu'un dont le cerveau est habité par l'esprit de quelqu'un d'autre...Comment procéder?

Quand j'accepte un rôle, je ne pense jamais d'emblée à ses difficultés techniques ni aux moyens de les résoudre. Pour moi, c'est du ressort du travail avec le metteur en scène. Dès la première lecture avec Didier, j'ai su qu'on allait trouver ensemble comment rendre Chloé crédible. Non seulement Didier est un grand écrivain, un monsieur d'une époustouflante érudition, mais il est un bon

directeur d'acteurs. Il sait où il peut et veut aller et surtout comment obtenir le résultat qu'il attend. Il est pointu, imaginatif, précis, et rigoureux.

En ce qui concerne la précision et la rigueur, je lui ressemble. J'ai eu une formation de danseuse. Pour l'avoir pratiqué professionnellement

pendant plusieurs années, c'est un métier qui ne souffre aucune approximation, exige un constant dépassement de soi-même.

Comment est-il, sur le plateau, quand il se fait cinéaste ?

Il est le même que lorsqu'il est en séance de répétition, pointu, imaginaire et précis. On sent qu'il aime et respecte profondément les acteurs, mais il ne leur laisse aucune place pour l'improvisation. J'aime cette façon de faire.

Dans mes propres spectacles, je m'octroie la liberté de jouer comme je veux. Mais lorsque je suis simple interprète, je trouve assez jouissif de me mettre entièrement au service de la personne qui me dirige, qu'elle soit auteur, metteur en scène ou cinéaste. À condition, bien sûr, qu'une confiance soit installée entre nous.

Didier est un homme qui ne cesse de réfléchir. Pendant le tournage, j'ai passé mon temps à le prendre en photo, dans toutes les situations possibles, dans le train, en avion, à la cantine, entre deux décors, assis sur sa chaise, etc... Je



l'avais surnommé « Reflexion Man » (rire). Si on devait en faire un personnage de BD, je pense qu'on ne pourrait pas le dessiner sans une petite fumée au dessus de sa tête (rire).

Comment s'est passée votre rencontre avec Stéphane Plaza ? Quel partenaire a-t-il été ?

Stéphane n'avait jamais fait de cinéma, mais grâce au théâtre et à la télé, il avait une expérience du métier d'acteur. Je ne le connaissais que comme animateur. Il m'a tout de suite séduite. C'est un garçon exquis, prévenant, touchant aussi et, dans la vie, assez blagueur. Il joue les « comiques », mais, en fait, il croit beaucoup aussi aux vertus de l'écoute et du travail. Il est humble et c'est un énorme bosseur. Comme on avait beaucoup répété tous les deux en amont du tournage, nous sommes arrivés soudés sur le plateau. Nous avons tous les deux la même obsession, celle d'être sincère.

Quel souvenir gardez-vous de ce tournage ?

Du plaisir, uniquement du plaisir. Celui d'avoir connu un homme d'une élégance et d'une

érudition rares, Didier Van Cauwelaert ; celui d'avoir travaillé avec une équipe technique délicieuse, parmi laquelle un chef op dont je comprends que tout le monde se l'arrache, Michel Amathieu ; et puis aussi celui d'avoir tourné avec une de celles qui est à mes yeux une des plus grandes actrices françaises, Josiane Balasko. J'ai mesuré ma chance d'avoir pu jouer avec elle, comme j'avais mesuré celle que j'avais eue, en 2013, de jouer avec Jean-Pierre Marielle et Pierre Arditi dans LA FLEUR DE L'ÂGE. Cela fait bientôt trente ans que je mène une vie d'artiste, mais seulement dix que je fais du cinéma. Je reçois toujours comme un cadeau inestimable de pouvoir jouer avec de grands acteurs et actrices

À ce propos justement, après huit années presque exclusivement consacrées au ciné, vous êtes revenue au théâtre l'année dernière pour un spectacle de cabaret très déjanté... Les planches vous manquaient-elles ?

Forcément, puisque j'en viens ! J'y ai d'abord dansé pendant dix ans, aussi bien pour les

ballets de Drucker que dans des compagnies françaises ou américaines, avec des chorégraphes aussi différents que Redha, Philippe Decouflé et David LaChapelle et puis ensuite, j'y ai joué, des créations originales, de grands auteurs et mes spectacles... Quand le cinéma m'a ouvert ses portes, j'ai essayé de tout concilier. Consciente que c'était une immense chance de faire du cinéma, j'ai décidé de le privilégier. Pendant 8 ans, j'ai refusé toutes les propositions de théâtre et n'ai fait, pratiquement, que tourner. Non stop !

Et il y a 3 ans, je suis donc retournée à la scène. En ce moment je mets sur pied ma compagnie, ce qui m'enchant et m'excite. Je vais essayer d'aménager au mieux mon emploi du temps pour pouvoir tout concilier. Mais j'ai un mal fou à dire non. On est toujours honoré d'être choisi ! Je vais quand même tenter une alternance raisonnable théâtre ciné.

Quels sont vos projets ?

Je vais repartir en tournée avec mon spectacle de cabaret que j'espère rejouer ensuite à Paris. En attendant, après celle de J'AI PERDU ALBERT,

je vais m'occuper de la sortie, en octobre, du FLIC DE BELLEVILLE de Rachid Bouchareb et de celle, pour la télé, d'une fiction inspirée par la vie des enfants internés dans le centre des Vermiriaux dans les années 1900. J'y joue la directrice de ce centre et c'est un rôle terrible qui m'a passionné également. J'ai d'autres projets en cours de tournage...

Une petite formule pour inciter les gens à aller voir J'AI PERDU ALBERT...

« C'est une comédie rare ! »



LISTE ARTISTIQUE

CHLOÉ DELMART

ZAC

MME LE COUIDEC

GEORGES

ALBERT EINSTEIN

ROLAND BUECH

SÉBASTIEN LE COUIDEC

NELLY

OLIVIER

DAMIEN

JULIE FERRIER

STÉPHANE PLAZA

JOSIANE BALASKO

BERNARD LE COQ

ÉTIENNE DRABER

PHILIPPE DU JANERAND

KADER BOUKHANEF

VIRGINIE VISCONTI

JEAN-NOËL CNOKAERT

ALEXIS WIZOREK

LISTE DE TECHNIQUE

SCÉNARIO, DIALOGUE, RÉALISATION
PRODUCTRICE

DIDIER VAN CAUWELAERT

VIRGINIE VISCONTI

ANGELUS PRODUCTION

FRÉDÉRIC SAUVAGNAC

DIRECTEUR DE PRODUCTION

DIRECTRICE DE CASTING

TATIANA VIALLE

RÉGISSEUSE GÉNÉRALE

CAROLINE RUELLLE

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

MICHEL AMATHIEU

RÉGISSEUR SON

DIRK BOMBAY

CHEF COSTUMIÈRE

NATHALIE LEBORGNE

CHEF MAQUILLEUSE

LISA SCHONKER

CHEF DÉCORATEUR

BERTRAND SEITZ